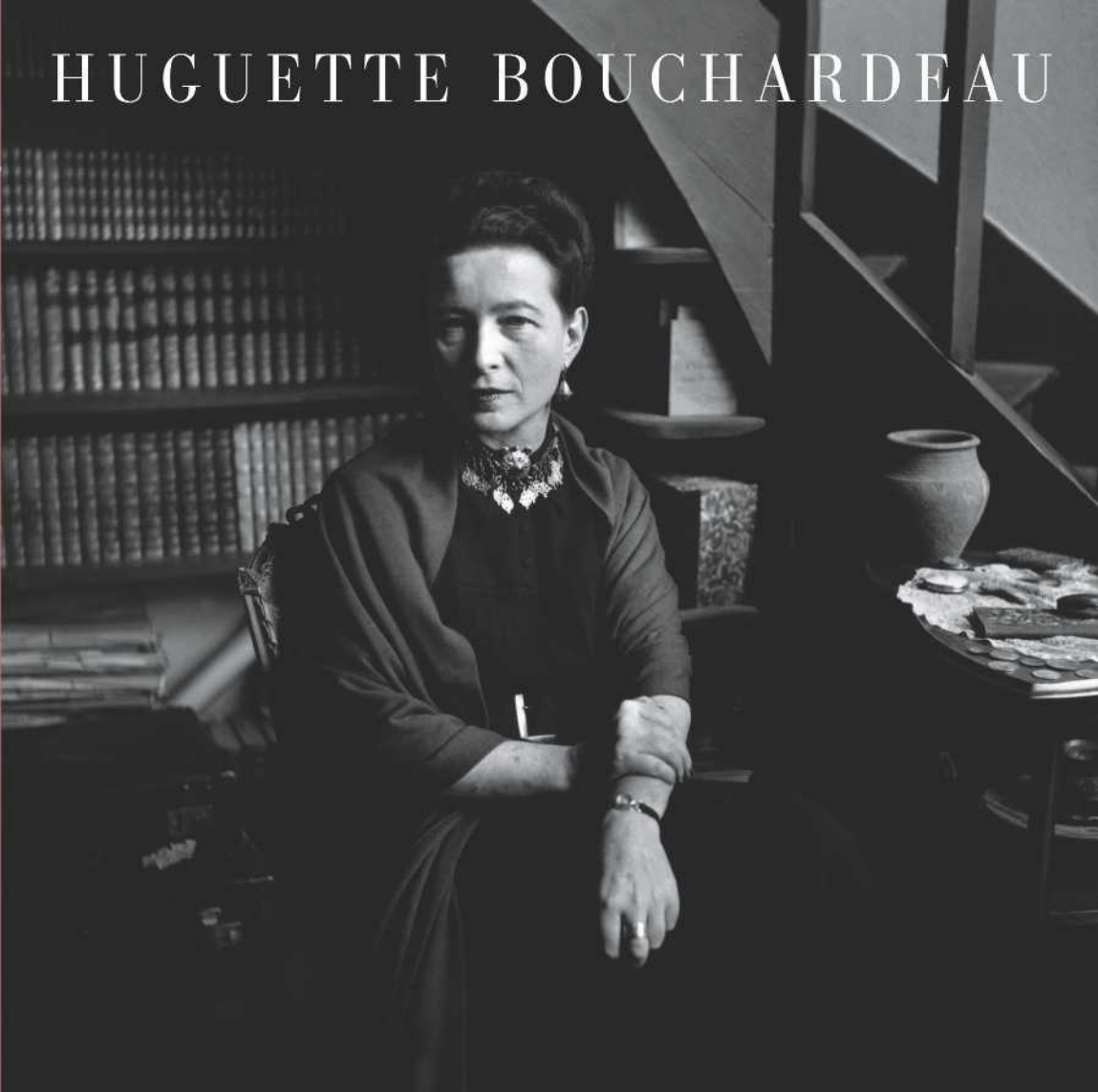


HUGUETTE BOUCHARDEAU



Simone de
BEAUVOIR

GRANDES
BIOGRAPHIES

Flammarion

Extrait de la publication

Simone de Beauvoir

DU MÊME AUTEUR

- Simone Signoret*, Flammarion, 2005.
Nathalie Sarraute, Flammarion, 2003.
Mes nuits avec Descartes, Flammarion, 2002.
Elsa Triolet, écrivain, Flammarion, 2001.
Une autre façon de dire je, Flammarion, 2000.
Agatha Christie, Flammarion, 1998.
Faute de regard, Écriture, 1997.
Les Roches rouges, Écriture, 1996.
Simone Weil, Julliard, 1995, réed. HB éditions, 2000.
La Famille Renoir, Calmann-Lévy, 1994.
Le Déjeuner, François Bourin, 1993.
Carnets de Prague, Seghers, 1992.
La Grande Verrière, Payot, 1991.
Rose Noël, Seghers, 1990, réed. HB éditions, 2001.
George Sand, la lune et les sabots, Robert Laffont, 1990,
réed. HB éditions, 1999.
Choses dites de profil, Ramsay, 1988.
Le Ministère du possible..., Alain Moreau, 1986.
Un coin dans leur monde, Syros, 1979.
Hélène Brion, la voie féministe, Syros, 1978.
Pas d'histoire, les femmes, Syros, 1977.

Huguette Bouchardeau

Simone de Beauvoir

Biographie

Flammarion

© Flammarion, 2007.
ISBN : 978-2-0806-8996-2

Avant-propos

Voilà quelques années, j'avais eu le projet d'écrire un « voyage autour de ma bibliothèque » dont le titre devint, en empruntant une formule à Primo Levi, *Une autre façon de dire je*. Devant l'empilement des livres lus, aux rayons consacrés à l'histoire des femmes, à leurs problèmes, à leurs luttes, je m'arrêtai à l'ensemble « Simone de Beauvoir », et je m'aperçus vite qu'il me serait impossible d'en parler simplement en termes de collection d'ouvrages. Elle tenait une place à part. « Je n'eus jamais avec elle de familiarité » notai-je alors, même si la faible différence d'âge entre nous (pas tout à fait trente ans), le fait de militer au service des mêmes causes (la lutte contre le colonialisme, le désir partagé d'une société plus juste, et surtout les actions pour les droits des femmes) auraient pu justifier des rencontres. « Mais, surtout, je n'aurais jamais pu vaincre la timidité qui me bloquait et m'aurait empêchée de lui dire l'admiration et le respect que je pouvais avoir pour elle. Elle était trop pour moi un “monument” pour que je me permette de lui adresser la parole. “Monument” n'est cependant pas le mot juste, car ce n'était pas elle qui établissait des distances : je devrais écrire “une femme-livres”, une femme dont les livres avaient tellement compté pour moi que, dût-on me démontrer que sa vie n'égalait pas l'idée que je m'en étais faite, j'aurais eu la même incapacité

à m'en approcher. » Bien sûr, il y avait eu *Le Deuxième Sexe*, et ce qu'il avait représenté pour ma génération, bien sûr, elle prenait sa part du prestige de Sartre pour l'apprentie philosophe que j'avais été et qui avait prétendu aborder cette discipline par le débroussaillage – ô combien tâtonnant – de *L'Être et le Néant*. Mais l'important était ailleurs. J'ajoutais donc : « Plus que des leçons sur le bien-fondé du féminisme, c'est la tranquille assurance de cette femme à affirmer qu'elle ferait quelque chose de sa vie qui a toujours emporté mon adhésion. (...) Car Simone de Beauvoir a été, sans doute, pour ma génération, la théoricienne du féminisme. Mais plus encore elle a été celle qui inventait, face à nos peurs et à nos prudences, d'autres manières de vivre. (...) Il s'agissait pour nous (...) de reculer les limites du possible, de l'interdit et de l'impensable », d'aller en somme vers ce slogan du « changer la vie » qui exploserait en 1968. « En ce sens, Beauvoir, comme Sartre, étaient des "moralistes". Moralistes vigoureux et intempestifs qui mirent le feu, comme on dit aujourd'hui sur les stades, à nos désirs comme à nos volontés, qui nous apprirent à entreprendre au moins autant qu'à penser. » En raison de cet ancien engouement, et contre lui, je m'engageai donc dans ce travail de biographie avec une grande circonspection : je ne devais en aucun cas céder simplement à mon adhésion d'autrefois.

Une autre raison me rendait prudente : sa biographie, Simone de Beauvoir s'est chargée de l'écrire elle-même, et de trois manières au moins.

À travers ses Mémoires d'abord, et les milliers de pages que contiennent leurs quatre volumes : les *Mémoires d'une jeune fille rangée* pour l'enfance, l'adolescence et la jeunesse, de 1908 à l'été 1929 ; *La Force de l'âge* pour l'entrée dans la vie adulte, de 1929 aux journées de la Libération de Paris en août 1944 ; *La Force des choses*, ce titre amer pour reconnaître le poids des événements, des liens, des réussites et des échecs quand il faut bien admettre que votre liberté se heurte chaque jour aux pesanteurs du monde, durant les vingt années qui vous mènent près de la soixantaine (le livre s'achève en 1963) ; *Tout compte fait* enfin qui, publié en 1972, cherche à mettre en lumière, en abandonnant la démarche chronologique pour une approche thématique, les lignes de force d'une vie qui se veut, encore et

toujours, transparente à elle-même. Sans compter, bien sûr, le beau récit sur sa mère que constitue *Une mort très douce*, et la très dépouillée, très douloureuse (« indécente » diront certains) *Cérémonie des adieux* consacrée aux dernières années de Sartre.

Elle continue encore ce travail de biographie à travers les correspondances qu'elle choisit de faire éditer dans la période qui suit immédiatement la mort de Sartre, en 1983, sous la forme des *Lettres au Castor et à quelques autres*.

Enfin – et ce n'est pas la moindre des singularités de Simone de Beauvoir – elle ne répugne pas à guider la main des biographes qui entreprennent des recherches sur elle-même : elle « autorise » une universitaire américaine, Deirdre Bair, auteur déjà d'une biographie sur Beckett, à entreprendre un long travail qui aboutira à un gros ouvrage, paru après sa mort, mais pour lequel elle aura consenti, des années durant, de longs entretiens enregistrés. Elle recevra aussi, pour le même type d'échanges et pour la fourniture de documents, deux chercheuses américaines, Claude Francis et Fernande Gontier qui, après avoir accompli un relevé chronologique de la vie et de l'œuvre, accompagné de la publication d'inédits alors peu accessibles, écriront à leur tour une biographie fort enlevée (mais « non autorisée » celle-ci) où elle regrettera, devant Deirdre Bair, des inexactitudes et des erreurs.

En s'efforçant ainsi de baliser les voies d'écriture de ses portraits à venir, celle qui était si consciente des limites de l'exploration de soi par soi, celle qui écrivait dans *La Force de l'âge* « on ne peut jamais se connaître mais seulement se raconter¹ », mettait ses futurs biographes dans une position étrange ; indiquant les lignes de force, soulignant l'ambiguïté des interprétations, récusant d'avance les lectures trop évidentes, elle laissait entendre : tout ce que vous direz sur moi, je l'ai déjà dit, tout ce que vous supposerez, je vous en ai suggéré l'existence. Dans l'entreprise de tout dire, de tout écrire, qui fut celle de sa vie entière, elle avait longtemps pensé que le roman était un meilleur média que le récit : « C'est, pensais-je, en projetant une expérience dans l'imaginaire qu'on en dégage le plus évidemment la signification². » Mais, très vite, elle avait senti la nécessité, pour la romancière qu'elle s'efforçait d'être, d'abandonner la profusion des événements qui « se présentent dans leur gratuité, leurs hasards, leurs combinaisons parfois saugrenues, tels qu'ils ont

été³ » et elle avait préféré reprendre le chemin de l'autobiographie pour écrire le roman de sa vie. Cependant l'intellectuelle, la philosophe à la poursuite du sens qu'elle demeurait, se méfiant du « fatras » des faits égrenés à la suite les uns des autres, ne pouvait cacher le désir d'explication, de classement, de hiérarchisation, dans le récit autobiographique qu'elle allait poursuivre ; il lui fallait donc tenir ensemble les deux bouts de la chaîne : « De même qu'il est impossible au physicien de définir à la fois la position d'un corpuscule et la longueur de l'onde qui lui est attachée, l'écrivain n'a pas les moyens de dire en même temps les faits d'une vie et son sens⁴. » Il s'efforce pourtant, soyons-en assurés, de dire les deux, et dans le travail biographique et dans l'œuvre autobiographique. Pour nous la gageure reste entière de dessiner le portrait d'un modèle qui aurait déjà tracé sur le cahier d'esquisses des traits incontournables, de faire vivre un personnage qui aurait déjà été pour lui-même le meilleur metteur en scène.

Il me fallait adopter une voie moyenne entre deux tentations : celle du scrupuleux suivi chronologique et celle des synthèses trop ambitieuses. J'avais tenté autrefois, pour aborder le personnage surabondant qu'était George Sand, de sélectionner dans sa vie quelques journées-phares. Autour de ces journées, « comme des pierres dans l'eau », j'avais voulu « décrire les cercles progressifs qui constituent la trame d'une existence ». Chaque fois la date avait été adoptée non pour son caractère exceptionnel mais pour le « point de vue » qu'elle permettait, « comme une halte au cours d'une promenade invite à fixer un moment de paysage ». La richesse de la vie et de l'œuvre de Simone de Beauvoir m'ont inclinée au même type de méthode. Le cinéma nous a accoutumés à une lecture du temps où les flash-back éclairent l'histoire en train de se faire ; dans la manière dont Simone de Beauvoir affronte sa mère, un dimanche de décembre 1921, en refusant d'aller à la messe, se concentre tout ce que la petite fille rageuse a pu être, tout ce que l'adolescente va accumuler de révoltes et d'ambitions ; dans les mots qui ouvrent, le 9 novembre 1951, la lettre à son amant américain Nelson Algren pour lui annoncer qu'elle vient d'acheter une auto, c'est tout le regret des amours mortes et le désir toujours aussi effréné de vivre qu'elle exprime. Il suffira de déplier ces événements

minuscules pour qu'apparaissent, dans les traces du papier défroissé sous le plat de la main, les événements qui marquèrent, les rencontres émouvantes, les discussions poursuivies, les ruptures qui firent si mal.

Il me semble que l'écriture biographique est toujours prise entre deux tentations : d'une part céder au chatolement des parcelles colorées, à l'étincelle de vie révélée au détour d'une anecdote, d'une formule ; sacrifier au désir de clarté en dressant un tableau à traits continus d'autre part. Dans la mosaïque d'une vie, la lecture dépend tout autant du choix et de la qualité des tesselles que de la forme d'ensemble qui les parcourt et les unit. Pour parler de Simone de Beauvoir, qui s'appliqua tellement à distinguer la « nécessité » de la « contingence », je souhaite que le portrait que je tente de dresser ici – au-delà de et à travers la profusion des amours, des amitiés et des détestations, de tant de livres lus et écrits, de tant de fêtes pour le cœur et l'esprit offertes par les œuvres d'art, de tant d'occasions de partager les engagements et les aventures de Sartre dans l'Histoire qui se faisait, au-delà aussi de l'image forte laissée comme héritage à des générations de femmes – que ce portrait permette donc de découvrir l'énergique qu'elle fut, aussi passionnée du désir de connaître que de celui d'affirmer sa liberté, une femme vivant avec d'autant plus d'intensité qu'elle savait que la mort condamne cette existence-ci, la seule, à être riche et pleine.

1.

Un dimanche de décembre 1921

« La véritable histoire commence lorsque je sors de mon milieu, et non pas quand je suis encore dedans. »

Simone de Beauvoir,
Entretien avec Madeleine Chapsal¹.

C'est un dimanche de l'hiver 1921, Simone aura quatorze ans dans quelques semaines. On a préparé pour elle le manteau neuf que l'on garde pour les dimanches, le petit chapeau assorti, les gants, le missel... Et voici que l'adolescente déclare, les yeux bien plantés dans ceux de sa mère, mais en se détournant un peu tellement l'aveu est difficile à passer, qu'elle n'ira plus à la messe. Elle ramasse toute son énergie pour lancer la formule définitive : « J'ai perdu la foi. » Devant Mme de Beauvoir interloquée par tant d'audace, elle répète : « Je n'irai plus à la messe. » Hélène – la cadette de deux ans de Simone – affiche un air effaré, comme si elle découvrait une réaction inattendue de son aînée. Voici déjà quelques semaines, elle a choisi de ruser : elle a passé sagement le manteau, le chapeau et les gants du dimanche, mais elle va, en cachette, traverser le pont des Arts et se réfugier dans les galeries du Louvre pendant l'heure de sortie normalement consacrée à la messe. Bien sûr, elle a deux ans de moins que sa sœur et ne se pose peut-être pas les questions trop sérieuses qui tourmentent Simone. Mais, surtout, elle est plus souple : pourquoi se montrer si regardante sur la vérité quand un petit mensonge peut vous tirer d'affaire ? Pourquoi faire de la

peine à une mère si attentive et pour qui les questions de discipline et de religion comptent si fort ? Hélène – que toute la famille a surnommée Poupette et traite comme une poupée, si jolie, un peu plaintive sans doute, mais si facile – s’est toujours comportée comme un adorable petit soldat pour cette grande sœur si décidée, si sûre d’elle, qui connaît tant de choses et qui s’entend si bien à les lui apprendre. Elle a décidé qu’on n’irait plus à la messe, on n’ira donc plus. Seulement voilà : Simone a pris une résolution, et elle redoute plus que tout l’hypocrisie ; il ne lui suffit pas de penser, il lui faut dire, expliquer ce qu’elle pense et ce qu’elle veut. Sa liberté ne peut exister que dans cette transparence, cette manière hardie d’affirmer ses convictions et ses doutes. « La véritable histoire commence quand je sors de mon milieu »... Puisque Simone de Beauvoir nous l’autorise, puisqu’elle nous y invite, allons tout droit à l’essentiel : cette période où l’adolescente décide qu’elle n’appartient plus à ce monde-là, celui de sa famille, celui de sa classe, celui – surtout – des croyances qu’on a tenté de lui inculquer. Abordons l’histoire d’une rebelle.

Et, pourtant, les choses n’ont pas été faciles. C’est un aveu de perte, presque de deuil, qui signe le moment de la rupture avec le cocon d’enfance. Parce que cette enfance s’est passée tout entière sous le signe de la religion, une religion qui trace avec raideur les limites du bien et du mal, qui constitue la ligne de force de toute la culture, qui fait tenir debout les certitudes familiales et les enseignements du cours privé, qui organise la chaîne des valeurs, celles du savoir et celles de la bienséance.

« J’ai perdu la foi. » Formule définitive, piteuse et grandiloquente, que tant de jeunes – tant d’adultes aussi – ont prononcée, stupéfaits de leur audace, désolés de devoir céder devant l’évidence. La « foi », en ce début de vingtième siècle, ce ne peut être que la foi religieuse, et – étant donnée sa domination absolue dans la société française – c’est presque à coup sûr la foi chrétienne, plus précisément encore la foi encadrée par la religion catholique. La foi, pense-t-on, se donne aux grandes âmes par une sorte d’illumination que l’on nomme mystique : Simone Weil, tellement rigoureuse dans ses raisonnements lorsqu’elle

étudiait les textes philosophiques, tellement exigeante pour produire des démonstrations quand elle voulait convaincre en matière de théorie politique et sociale, tellement intransigente à l'égard des discours que fabriquent les tièdes pour justifier leur médiocrité, Simone Weil évoquait ainsi, dans sa vie, quelques-unes de ces illuminations qui lui auraient fait approcher le divin. Pour ceux qui n'ont pas été touchés par de telles expériences, la foi, dit-on encore, est le fruit de l'oubli de soi, et la défiance à l'égard de la seule intelligence ; et d'évoquer Pascal conseillant d'adopter d'abord les attitudes du croyant pour arriver à croire... « Agenouillez-vous et priez. » Comme tant d'autres à son âge, Simone de Beauvoir découvre ainsi qu'elle ignore les révélations, qu'elle préfère le raisonnement batailleur à l'acceptation soumise, et – sans doute – les lueurs entrevues dans l'univers des ouvrages interdits à la lecture, ceux que son père cultive et que sa mère réproouve. Ainsi va-t-elle reconnaître, cette année de ses quatorze ans, avec exaltation et tristesse à la fois, qu'elle quitte l'insouciance enfantine et qu'elle va devoir exister par elle-même, qu'elle choisit le monde de ceux qui discutent et non de ceux qui acceptent et – même si cela est encore obscur pour elle, comme tous les choix familiaux pour les enfants – qu'elle prend le parti conquérant des hommes et non la servitude féminine qui paraissait devoir être son lot.

Sur ce terrain, la différence est grande entre les réactions des deux sœurs. Les psychologues parlent de « roman familial » ; celui qui s'écrit chez les Bertrand de Beauvoir dès les premières années des deux fillettes semble avoir été sans ambiguïté et il sera conforté par le récit soigneusement composé par Simone dans les *Mémoires d'une jeune fille rangée* et les réponses d'Hélène dans ses *Souvenirs*² recueillis par Marcelle Routier. Même si la naissance d'une deuxième fille a déçu les parents qui espéraient un garçon, même si l'aînée est sans cesse citée en exemple par le père, par la mère, et par les enseignantes qui hériteront successivement des deux fillettes, chacun se dit que la « seconde », une blondinette aux yeux bleus, rattrapera bien par le biais de la joliesse cette aînée si intelligente mais un peu « rude » pour une fille. Et, curieusement, les deux enfants s'accommodent fort bien de leurs différences. Hélène admire cette grande sœur qui accumule les succès scolaires et sait évidemment tout avant elle.

Simone se complait à jouer le rôle de guide, d'initiatrice, de maîtresse d'école. Elles passent beaucoup de leurs loisirs à s'inventer des situations où elles jouent, sur des canevas arrêtés à l'avance, des imitations banales de marchandes ou des scènes plus héroïques évoquant la guerre franco-allemande encore si proche. Entre elles, pas de traces de ces rivalités qu'engendrent si souvent les naissances rapprochées : une complicité plutôt, et une distribution des rôles acceptée aussi bien par les deux intéressées que par le père et la mère. « Elle était mon homme lige, mon second, mon double : nous ne pouvions pas nous passer l'une de l'autre³. » Sur la « perte de la foi », sur la décision de sécher la messe du dimanche, elles se sont sans doute entendues à demi-mot, habituées qu'elles sont à échanger les confidences, à partager les impressions et les lectures. Mais Simone a entraîné leur commune décision, et elle est prête à la justifier devant sa mère quand Hélène se contente de se conformer à cette attitude.

Quant aux déclics qui ont fait basculer Simone du côté de cette « perte de la foi », ils appartiennent à cette catégorie d'événements minuscules où l'émotion tient sans doute autant de place que la raison. Par exemple, elle se confesse depuis sept ans à l'abbé Martin, aumônier du cours Adeline Désir, l'institution religieuse où elle fait ses études. Dans le rite du confessionnal d'alors il est entendu que le prêtre, derrière la petite fenêtrage grillagée qui le sépare du pénitent, est censé ne pouvoir reconnaître celui ou celle qui vient avouer ses fautes devant le ministre du Seigneur. Simone égrène donc ses manquements aux devoirs chrétiens. Or le confesseur, au lieu de suivre, si l'on peut dire, la règle du jeu et se contenter des bonnes paroles de conseil qui précèdent l'absolution comme s'il ignorait la personnalité agenouillée dans le box obscur, s'adresse tout à coup à l'adolescente sur un ton familier : « Il m'est revenu aux oreilles que ma petite Simone a changé... qu'elle est désobéissante, turbulente, qu'elle répond quand on la gronde... Désormais, il faudra faire attention à ces choses. » Le sang de la rebelle ne fait qu'un tour. Plus encore que la honte d'avoir été reconnue, c'est l'imposture qui la choque et, près de quarante ans plus tard, les mots vibrent encore de colère pour évoquer cette tempête intérieure : « Brusquement, il venait de retrousser sa soutane, découvrant des

jupons de bigote ; sa robe de prêtre n'était qu'un travesti ; elle habillait une commère qui se repaissait de ragots. Je quittai le confessionnal, la tête en feu, décidée à ne jamais y remettre les pieds. » Sans doute les croyances d'enfance résistent encore et Simone de Beauvoir notera avec franchise que « Dieu sortit indemne de cette aventure », mais ce fut « de justesse⁴ ».

Quelques autres incidents vont précipiter les choses, plus liés à l'amour de la vie, aux recherches encore bien innocentes des plaisirs défendus : dans la demeure de la famille paternelle où elle passe des vacances, elle s'aperçoit, un soir où elle se dispose à réciter la prière au pied de son lit, que toute sa journée a été remplie de menues désobéissances aux règles morales et religieuses qui encadrent son éducation : elle a volé des pommes, interdites hors des desserts, elle a lu un livre de Balzac (étrange idylle d'un homme et d'une panthère) et elle en a conçu des rêveries coupables, et – pis ! – elle a consenti avec plaisir à tout cela, comme à la moiteur douce de la journée d'été qui s'achève. Elle a péché, elle pêche sans remords. C'est donc que Dieu ne compte plus pour elle. Ainsi se mêlent les doutes à l'égard de dogmes peu crédibles et les refus moraux à l'égard de principes insupportables. Et puis, si sa mère est toujours là, inflexible sur le système religieux de savoirs, de mystères et de convenances qui constituent sa raison de vivre, la charpente qui lui permet de tenir debout, son père, lui, développe un tout autre exemple.

Les parents de Simone de Beauvoir constituent sans doute un modèle assez répandu dans la bourgeoisie au début du vingtième siècle : le père, Georges, est l'un des héritiers de la famille Bertrand de Beauvoir dont les membres ne revendiquent qu'une « petite noblesse » quand il s'avère pourtant qu'on leur reconnaît des ancêtres dès le début du douzième siècle avec Guillaume de Champeaux, l'un des membres fondateurs de l'université de Paris. Il reste qu'au dix-neuvième siècle, l'artisan de la fortune familiale a été un Narcisse Bertrand de Beauvoir qui, loin des préventions de l'époque, « travaillait » bel et bien comme contrôleur des impôts à Argenton-sur-Creuse. Avec la fortune accumulée par ce travail, arrondie de quelques dots bienvenues, l'arrière-grand-père paternel de Simone et d'Hélène a pu acquérir à Meyrignac, en Limousin, près d'Uzerche, une belle demeure

de pierre blanche. À la génération suivante, les Bertrand de Beauvoir se rendent propriétaires, à une vingtaine de kilomètres de Meyrignac, d'une demeure plus modeste mais que des tourelles, des toits d'ardoise et quelques autres particularités architecturales sont censées rendre aristocratique : le château de La Grillère. Les vacances des deux sœurs se partageront longtemps entre ces deux propriétés, un Meyrignac opulent où un grand-père d'humeur épicurienne élève des paons et des faisans dorés, fait cultiver des arbres, des plantes et des fleurs exotiques dans un parc aménagé de rocailles et d'une rivière artificielle (on disait alors une « rivière anglaise ») et La Grillère, plus modeste et austère, plus représentative aussi d'une province limousine un peu rude.

Le père de Simone, Georges Bertrand de Beauvoir – le benjamin de trois enfants – se résigne assez mal à devoir prendre un engagement professionnel. Il adore la lecture, le théâtre, et s'il avait suivi ses goûts, il serait sans doute devenu comédien ; d'ailleurs, il participera longtemps à des représentations d'amateurs organisées dans les cercles de ses amis. Charmeur, cultivé, il professe un agnosticisme tranquille, déclarant par exemple (selon Simone pour qui ces propos tranchent dans la religiosité ambiante) que « le plus grand miracle de Lourdes, c'est Lourdes lui-même »... Il finira par se résigner à faire son droit et à exercer sans beaucoup de zèle la profession d'avocat ; son mariage (dans la tradition de la richesse apportée par l'union avec une riche héritière) aurait dû lui permettre une activité dilettante, mais...

L'épouse de Georges, Françoise, fille d'un banquier de la Meuse, Gustave Basseur, était censée lui apporter une jolie dot. Or Gustave Basseur s'est livré à quelques spéculations aventureuses, et – l'année qui suit la naissance de Simone – il a même connu la prison. La dot espérée n'a jamais été versée. En revanche, Françoise est une jeune femme comme la bourgeoisie sait les former, « maîtresse de maison accomplie », économe des deniers du ménage, mais plus habile sans doute dans les ouvrages de tapisserie et de passementerie que dans la réalisation utilitaire de vêtements pour ses enfants. Elle a connu une enfance dorée : élève au couvent des Oiseaux, l'établissement le plus huppé de la capitale, elle a reçu cette éducation à la fois frivole et

très stricte qui était dispensée aux filles des meilleures familles. Éducation peu exigeante dans l'ordre intellectuel, parce qu'elle vise surtout à orner l'esprit des adolescentes, en leur permettant d'acquérir les qualités appréciées dans le « monde » : conversation soignée, capacité à exercer les arts d'agrément recommandés pour les demoiselles, de la broderie au petit point à l'aquarelle, au chant et au piano. Éducation très stricte en revanche sur le plan moral et religieux : ce « monde », où il est séant de briller avec modestie, est aussi un ensemble de tentations et de pièges auquel les hommes peuvent se laisser prendre (et son mari, sensible aux plaisirs de la société et du luxe, en est une excellente illustration), mais dont elle doit préserver ses filles. Ainsi, il est des livres dont l'écriture est reconnue remarquable, mais qui présentent des scènes contraires à la morale : on laissera les adolescentes en découvrir les belles pages, et... on épinglera les feuillets jugés sulfureux.

Depuis la mise en place de la loi Camille Sée sur l'enseignement secondaire féminin, en 1880, prévue surtout pour « arracher les femmes à l'influence de l'Église⁵ » la capitale s'est dotée de quelques lycées de jeunes filles (l'enseignement mixte qui mêlera progressivement les populations de l'école élémentaire, puis du collège et du lycée, n'existe pas encore) ; mais – outre la promiscuité, toute relative, des couches sociales qu'ils permettent – l'instruction qui est délivrée par ces établissements est suspecte d'encourager à l'abandon des valeurs religieuses, d'être trop libre sur le plan moral, de privilégier à tout prix le raisonnement destructeur de la foi. Françoise va donc choisir pour Simone et Hélène un cours privé sans doute moins sélect – moins cher aussi ! – que les « Oiseaux » de son enfance, mais d'excellente réputation : le cours Adeline Désir. Les « cours privés » de jeunes filles, au début du vingtième siècle, n'existent que dans les villes importantes : ailleurs règnent les « pensionnats » tenus par des religieuses. Les éducatrices sont des « demoiselles » qui n'ont pas fait profession de foi dans un ordre religieux, mais se comportent à peu de choses près comme les dames des « congrégations » dans les « pensionnats ». L'un des principes de ces cours privés est de rester en étroite symbiose avec les familles – et singulièrement avec les mères – qui leur confient leurs filles. Il est même convenu que les mères assistent

Table

Avant-propos.....	7
1 – Un dimanche de décembre 1921	13
2 – 6 janvier 1930.....	33
3 – 28 juillet 1935	59
4 – 2 avril 1941	81
5 – Janvier 1945	107
6 – Novembre 1951	135
7 – 26 mai 1958.....	177
8 – 23 août 1964.....	209
9 – 4 mars 1972.....	231
10 – Mai 1980.....	269
11 – 14 avril 1986	299
Notes	321
Index des noms propres.....	339

Composition et mise en page



N° d'édition : L.01ELKNFF8996.N001
Dépôt légal : octobre 2007